

Échos

(t' G `4 L iV- ' 1 in

L'histoire des sciences du langage et le paradoxe  
historiographique

Sylvain Auroux

---

Quelqu'un veut-il bien se faire l'écho du discours tenu par une équipe de travail, un laboratoire, un groupe informel : programme, hypothèses, travaux en cours et publications, échecs et réussites, bifurcations et rassemblements, bagarres, pannes, projets ? Le Gré répercute.

---

1. L'apparition d'un nouveau champ disciplinaire

L

une des plus importantes nouveautés de ces trente dernières années en matière de sciences du langage est incontestablement l'apparition d'un nouveau champ disciplinaire consacré à leur histoire et à leur épistémologie.

Que l'on s'intéresse à l'histoire de ces disciplines n'est pas en soi une nouveauté. On a vu sporadiquement la naissance d'un tel intérêt depuis l'Antiquité ; il s'est stabilisé à partir du XVIIIe siècle et les auteurs allemands du XIXe siècle ont été

1. Voir le *De Grammaticis Illustribus* de Suétone.

2. On soutient souvent que F. Thurot, avec le *Discours préliminaire* (1796) de sa traduction du *Hermès* de J. Harris, aurait été le premier historien de la grammaire. Il est certain que l'historiographie moderne naît au dix-huitième siècle (cf. E. C. Reichards, *Versuch einer Historie der deutschen Sprachkunst*, 1747). Parmi les motivations du travail historiographique, il semble que l'une des plus importantes soit la nécessité de rassembler des documents concernant la connaissance et l'histoire des langues (cf., par exemple, J.C.C. Rüdiger, *Grundriss einer Geschichte der menschlichen Sprachen nach allen bisher bekannten Mund- und Schriftarten mit Proben und Bücherkenntnis*, 1782).

---

---

particulièrement féconds en la matière<sup>3</sup>. Mais les siècles passés, pas plus que la première moitié de notre siècle, n'ont rien vu de comparable à cette vague de travaux qui débute à l'aurore des années 70. Quelques repères suffisent à marquer cette intensité. Création de sociétés spécialisées, depuis la Société d'Histoire et d'Épistémologie des Sciences du Langage (Paris 1978) jusqu'à la naissance de sociétés nationales en Angleterre, Allemagne et Pays-Bas, États-Unis, Italie. Apparition de revues internationales : *Historiographia Linguistica* (Amsterdam, John Benjamins, 1974), *Histoire Épistémologie Langage* (revue de la Société d'Histoire et d'Épistémologie des Sciences du Langage, 1979), *Beitriige zur Geschichte der Sprachwissenschaft* (Münster, Nodus Publikationen, 1990) et de quantités de collections consacrées au domaine. Ce travail s'est appuyé sur de

3. Il faut citer en priorité la *Sprachphilosophie der Alten* en 3 volumes de L. Lersch (1838-41). La philologie classique était alors prépondérante : à l'exception des Grecs, des Romains et, dans une moindre mesure, des Indiens, toutes les autres traditions restaient exclues. Cette exclusion frappait également dans sa totalité la recherche linguistique qui va du Moyen Age jusqu'aux temps modernes. On en trouve encore un exemple typique dans la *Geschichte der Sprachwissenschaft bei den Griechen und Römern* (Berlin, F. Dümmler, 1863) de H. Steinthal. Ce gros volume de 712 pages ne traite finalement que de la philosophie du langage dans l'Antiquité. Seul l'ouvrage de C. Thurot, *Notices et extraits de divers manuscrits latins pour servir à l'histoire des doctrines grammaticales au Moyen Age* (1865, Paris, Impr. Impériale), s'intéresse véritablement aux théories linguistiques en tant que telles et à l'idée qu'il s'est passé quelque chose après la fin de l'Empire romain. Mais il est resté isolé, face aux ouvrages qui vont paraître tout au long de la seconde moitié du 19<sup>ème</sup> siècle. Ce n'est qu'avec les travaux historiques de T. Benfey, *Geschichte der Sprachwissenschaft und orientalischen Philologie in Deutschland, seit dem Anfange des 19. Jahrhunderts mit einem Rückblick auf frühere Ait* (1869, Munich, R. Oldenbourg, 837 pages), R. V. Raumer, *Geschichte der germanischen Philologie* (1870, Munich, R. Oldenbourg, 736 pages), et C. Bursian, *Geschichte der classischen Philologie in Deutschland von den Anfängen bis zur Gegenwart* (1883, Munich et Leipzig, R. Oldenbourg, 1248 pages), que l'on tient compte des développements modernes. Mais, ce faisant, on va encore davantage biaiser la représentation historique. Ces ouvrages, qui sont des monuments d'érudition, ont, en effet, pour particularité d'être tous parus dans la série "*Geschichte der Wissenschaften in Deutschland*", sous la rubrique "*Neuere Zeit*" avec, respectivement, les numéros, 8, 9 et 19. La préférence y est nettement marquée pour le caractère "scientifique" des recherches effectuées au XIX<sup>e</sup> siècle et, comme le but de la série l'indique, pour les contributions allemandes. Il faut rattacher à ce mouvement, la célèbre introduction historique du néogrammairien B. Delbrück, *Einleitung in dus Sprachstudium: Ein Beitrag zur Geschichte und Methodik der vergleichende Sprachforschung* (1880, 1944) qui montre de façon brillante comment la grammaire comparée aboutit aux résultats apportés par ses amis. On voit par là comment s'est constituée la vulgate de l'histoire des théories linguistiques, caractérisée par l'eurocentrisme, la prédominance du XIX<sup>e</sup> siècle, de la philologie classique, de la grammaire comparée et des chercheurs allemands qui en furent, de loin, les plus gros et les meilleurs contributeurs. On y remarque, également, l'absence de toute perspective épistémologique générale par rapport au fait que les études linguistiques

ont existé sur la très longue durée.  
RECHERCHES LINGUISTIQUES

---

nombreuses rencontres et colloques; on notera notamment l'existence d'une manifestation périodique, l'International Conference for the History of Language Sciences, qui a lieu tous les trois ans, alternativement en Amérique et dans un pays d'Europe depuis 1979. Parmi les groupes de chercheurs que l'on trouve dans de nombreux pays (à ceux cités jusqu'ici il faut ajouter le Brésil, le Danemark, la Finlande, le Maroc, la Russie et la Suède), on remarquera le Laboratoire d'Histoire des Théories Linguistiques de l'Université Paris VII, associé au CNRS en 1984, qui a joué un rôle pionnier et continue à avoir un rôle moteur.

On comprend immédiatement que le développement de cette production correspond à un processus de spécialisation et d'institutionnalisation, c'est-à-dire de professionnalisation. Être historien des sciences du langage, c'est les prendre pour objet, et c'est donc ne pas prendre directement pour objet les phénomènes que les sciences du langage prennent pour objet. Il y a une différence de spécialisation entre, par exemple, un phonéticien et un historien de la phonétique. Le second ne cherchera pas à décrire des phénomènes sonores ; il connaîtra d'abord des textes, des discussions, des arguments. Autrement dit, l'historien des sciences du langage n'est pas un praticien au même titre que les autres linguistes. Il y a certes une continuité entre les deux activités ; si on veut comprendre quelque chose à une théorie linguistique, on n'aura pas une activité intellectuelle différente de celle des inventeurs ou des utilisateurs de cette théorie. Mais décrire des théories, retracer des évolutions relève d'une préoccupation et de techniques spécifiques, qui empruntent tantôt à la philosophie des sciences, tantôt à l'histoire proprement dite. Être un spécialiste de quelque chose, c'est être familier avec certaines techniques, certaines discussions, certains matériaux empiriques. L'histoire des théories linguistiques nécessite la spécialisation au même titre que les autres branches de la linguistique.

Les chercheurs de la nouvelle génération, héritiers chez les francophones des travaux pionniers de J.-C. Chevalier et de J. Stéfanini, ont vécu la naissance de cette spécialisation. Cela suppose un accroissement de la codification de la discipline. En 1973, découvrir que l'opposition sourde/sonore était faite par les grammairiens français de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle (Dangeau) se suffisait à soi-même. Et, pour faire cette découverte, il n'y avait guère besoin que d'une lecture des textes et d'une connaissance élémentaire de la phonétique moderne. Quand on s'aperçoit que la découverte du rôle des cordes vocales (Ferrein, 1742) fait disparaître dans les grammaires cette opposition au profit d'une nouvelle (faible/forte), le phénomène nécessite des analyses aussi bien phonétiques qu'épistémologiques plus poussées.

Aujourd'hui, pour avancer de nouvelles connaissances, l'historien de la phonétique devra dépouiller des centaines de textes, et se livrer à des analyses sophistiquées qui exigent de lui qu'il s'y consacre à temps plein.

Une recherche suppose des résultats. Par "résultat" en histoire des théories linguistiques, il faut entendre : soit l'établissement d'un fait jusque-là inconnu, soit la construction d'un modèle descriptif ou évolutif correspondant à une certaine classe de phénomènes, soit la confirmation ou la falsification d'un modèle connu, soit enfin la constitution de matériaux de base (éditions critiques, dépouillements d'archives, bibliographie, etc.). Le problème de fond consiste à articuler ces résultats avec la recherche en sciences du langage.

Une recherche suppose des principes et des buts. Dans ce court article, je voudrais simplement exposer quelques orientations générales qui guident les travaux de notre laboratoire. On ne fait pas de l'histoire des sciences sans construire peu à peu une représentation de son objet et sans se constituer une méthodologie. Je conclurai en indiquant les étapes parcourues et les buts que l'on peut se proposer à court et moyen terme.

## 2. Le paradoxe historiographique

On considère généralement le discours scientifique (quel qu'il soit et quelle que soit la définition qu'on en adopte) comme une structure argumentative ne disposant, par définition, d'aucun système de référence temporelle. Autrement dit, à supposer que nous rencontrions un texte scientifique quelconque dans lequel nous trouvons des incises du genre « ce théorème a été découvert par Church en 1936 », alors nous pouvons supprimer toutes les incises sans rien changer à la structure argumentative du texte. Par voie de conséquence la valeur de vérité de ces incises n'entre pas dans la vérité globale de l'argumentation. Prenons un exemple simple. Dans un article de T. Ryckman paru dans le n° 99 de la revue *Langages* (1990), on lit le passage suivant

On peut faire remonter l'origine du modèle du circuit de la communication à l'Antiquité, aux stoïciens, et peut-être même plus loin, mais c'est John Locke qui, d'après une opinion couramment admise, lui a donné sa version canonique dans *Essay concerning human understanding* (1690). Sa doctrine contient des idées qu'on retrouve dans la *Logique de Port-Royal* (l.c., p. 90).

Ce type de remarque est une véritable bouillie pour les chats on ne nous dit pas quelle est la nature du modèle canonique du circuit de la communication, ni ce qu'a apporté Locke. La référence aux stoïciens est vague et sans intérêt. Pire encore, la dernière phrase contient une erreur grossière: la *Logique de PortRoyal*, parue en 1662, a été l'une des principales sources d'inspiration de Locke ! L'article en question ("De la structure d'une langue aux structures de l'information dans le discours et dans les sous-langages scientifiques") n'est pas sans intérêt et il est parfaitement à sa place dans un excellent numéro de revue consacré à Z.Harris. Par conséquent, l'incise historique, puisqu'elle peut être fautive sans affecter l'intérêt ou la valeur de vérité d'un texte, peut être supprimée sans dommage. Il s'agit d'un simple ornement, d'une façon pour un auteur de montrer (avec plus ou moins de succès) qu'il possède de la culture ! L'histoire fournit seulement des arguments rhétoriques dont il serait préférable de débarrasser définitivement le discours

scientifique.

---

Nous pouvons tirer de cet exemple une formulation claire du paradoxe historiographique : comme toute discipline scientifique, l'histoire énonce des propositions à valeur de vérité ; la valeur de vérité des propositions historiques le concernant est indifférente pour la valeur argumentative du discours scientifique ; dès lors, ou bien nous exigeons que l'on respecte la valeur de vérité des propositions historiques, mais cette exigence est purement morale (elle relève simplement de l'éthique de la science) ; ou bien nous adoptons un principe de tolérance exorbitant en admettant que, quant à ses assertions historiques, chacun est totalement libre et sans contrainte véridictionnelle, mais cela revient à dire qu'en matière d'histoire chacun peut dire rigoureusement n'importe quoi !

La situation imposée par le paradoxe est redoutable. Certes cela ne nous interdit pas de faire de l'histoire des sciences, mais cette discipline ne possède plus aucune pertinence pour la pratique de ces sciences. Bien entendu, on peut trouver des foules d'arguments en faveur de l'histoire qui ne tiennent pas compte de cette question de pertinence. Je n'en présenterai aucun, car il me semble que nous devons affronter clairement et sans détour la situation et que la question de la pertinence de leur histoire pour la pratique des disciplines scientifiques doit être résolue en premier.

Il n'est peut être pas correct de s'en tenir à l'exemple précédent. Considérons-le comme de type A et voyons s'il n'existe pas d'autres types. Je crois qu'effectivement nous pouvons en trouver un second dans un passage de J.-C. Milner, esprit profond et cultivé s'il en est. Dans son dernier ouvrage concernant la linguistique (*Pour une science du langage*, Paris, Le Seuil, 1989), on peut relever l'assertion suivante

le recours à des exemples délibérément impossibles est exceptionnel dans la tradition grammaticale et tardif dans l'histoire de la linguistique (l.c., p.112).

Cette proposition, à caractère historique, est totalement erronée. L'utilisation d'exemples impossibles ou anti-exemples<sup>4</sup> est une pratique fort ancienne. On la rencontre déjà non seulement chez Aristote, mais également dans des traditions autres que la gréco-latine. En ce qui concerne cette dernière, notons simplement que Priscien<sup>5</sup> n'hésite pas à écrire des expressions comme *ego facis, tu facio*, qu'il assortit d'un : *nemo dicit*. Il faudrait traduire ce *nemo dicit* par "personne ne l'utilise", car le grammairien le mentionne (ainsi qu'il mentionne des cas de barbarisme et de solécisme, qui eux, sont des fautes qui adviennent dans l'usage du langage), ce qui est bien le dire. Les anti-exemples de Priscien sont destinés à confirmer la règle d'accord sur les personnes. On trouvera d'autres utilisations à foison dans les traités sur le barbarisme, le solécisme ou dans les manuels du genre "dites x, ne dites pas y", où y est un *amiexemple*, plus ou moins caractérisé. Il suffit d'ouvrir les *Remarques sur la langue française* de Vaugelas (Paris, 1647) pour se rendre compte de leur importance dans les pratiques normatives.

Si elle était de type A l'assertion de Milner ne tirerait pas à conséquence pour son argumentation et nous serions tout simplement dans le cas où s'applique le paradoxe historiographique. Mais la nature de l'argumentation est différente. Il s'agit de démontrer que Chomsky (ou plus généralement ce que Milner nomme "l'école de Cambridge") a apporté une nouvelle conception méthodologique dans l'étude du langage. Soit B cette thèse et A la proposition erronée. La structure de l'argumentation est "B puisque A", autrement dit "Si B, alors A". Comme c'est non-A qui est vraie, il s'ensuit que B ne peut être vraie (du moins sur la base de l'argument A). Nous avons quitté l'incise historique, pour une utilisation véridictionnelle des propositions historiques.

---

4. L'expression anti-exemple est due à J.-L. Chevillard dans sa thèse consacrée aux premiers grammairiens tamouls (Paris 7, 1990).

5. Grammaire latin de la fin du Ve siècle de notre ère.

6. Il ne s'agit d'ailleurs pas chez lui d'une faute, voir les analyses de Baratin dans Auroux (dir.), *Histoire des idées linguistiques*, tome 1, Liège, Mardaga, 1989, pp. 236 et s.

---

Échos

ix

Avec ce second type (ou type B) nous remarquons que la proposition historique n'intervient pas dans une argumentation concernant les propriétés d'une langue ou du langage, mais bien plutôt dans un discours qui prend pour objet le discours qui prend le langage pour objet. Il s'agit donc typiquement de ce que l'on nomme épistémologie ou philosophie de la science. On pourrait considérer, encore une fois, que ce discours est un luxe inutile la science fonctionne bien toute seule (thèse positiviste) et l'épistémologie est une simple affaire, assez vaine, de spéculation philosophique. Ce serait une attitude profondément dommageable et totalement erronée. Prenons, encore une fois, un exemple simple. Il fera mieux ressortir les enjeux du type B. On peut lire dans le très sérieux Rapport de conjoncture du Comité National de la Recherche Scientifique (Paris, CNRS, 1992), le passage suivant

Dans le domaine des langues naturelles, la formalisation n'est apparue que récemment, au moment où la "linguistique" se constituant comme science, a ajouté à l'objectif de description des langues celui d'explication du langage. Les années 60 ont vu la prolifération de formalismes variés [...] (l.c., p. 434).

La proposition (implicite) "la linguistique s'est constituée comme science dans les années 60 de notre siècle" a incontestablement une valeur de vérité, même si elle n'est pas immédiate. Je pense qu'elle est profondément erronée et qu'elle témoigne d'une absence totale de culture et de réflexion. Mais si elle était vraie, elle permettrait de sélectionner un certain type d'activité parmi toutes celles qui composent actuellement les sciences du langage et de lui attribuer des crédits au détriment des autres<sup>7</sup>.

---

7. On retrouve la structure argumentative mise en place par les comparatistes du siècle dernier. Selon eux, les études concernant le langage n'auraient acquis le statut scientifique qu'au début du XIXe siècle, avec les travaux de Bopp, c'est-à-dire avec la grammaire comparée moderne (pour définir son propre statut historique, on n'est jamais si bien servi que par soi-même !). En considérant que leur discipline était une "science", ils entendaient par là trois choses

- i) elle poursuivait un but de connaissance purement désintéressé ;
- ii) elle construisait la représentation des phénomènes linguistiques;
- iii) elle n'avait et ne devait avoir aucune action sur ces mêmes phénomènes.

C'est manifestement le but de l'auteur (anonyme) de ces lignes. L'épistémologie n'est pas un vain jeu de l'esprit ; et, par conséquent, l'histoire des sciences non plus : il s'agit du devenir même de la pratique scientifique.

### 3. La métonymie épistémologique

On doit s'interroger sur la différence entre les types A et B d'insertion des propositions historiques dans le discours scientifique. Si A donne lieu au paradoxe historiographique, c'est parce que nous considérons que le discours scientifique sur un objet est a-temporel, au sens où il ne doit pas porter de marque temporelle de dicto<sup>8</sup>. Si B y échappe, c'est parce qu'il porte non pas sur l'objet de connaissance, mais sur le discours scientifique lui-même. La connaissance d'un objet n'a pas à être située dans le temps, dans la mesure où l'on considère seulement sa valeur cognitive. Autrement dit, cela n'a pas de sens de soutenir « au temps  $t_i$ , la connaissance  $p$  est vraie », car si  $p$  n'est pas vraie au temps  $t_i+i$ , il ne s'agit tout simplement pas d'une connaissance. Mais son expression est située dans le temps : il s'agit toujours d'un énoncé produit à un moment donné, qui peut être reproduit ultérieurement. Cela ne signifie pas qu'un énoncé soit toujours transparent : il est, comme forme d'expression, toujours prisonnier de ses conditions d'énonciation et l'une des premières tâches de l'historien est justement de restituer des conditions de compréhension pour des récepteurs qui ne sont pas dans les mêmes conditions énonciatives et ne disposent plus des mêmes moyens d'énonciation. Mais il est clair que l'activité de connaissance et son expression sont toujours situées dans le temps.

---

/... suite de la note 7: il est probable que ces caractéristiques correspondent au programme de la grammaire historique et comparée qui se proposait de décrire l'évolution des langues, conçues comme des entités autonomes dotées d'une réalité propre. Il n'y a aucune raison pour ne pas accorder le qualificatif de "scientifique" à un tel programme. Il n'y en a peut-être pas non plus de véritablement bonnes pour le refuser à d'autres et de faire des sciences du langage des disciplines très jeunes. On notera, enfin, que si l'argument est reproduit par chaque génération (la linguistique est devenue une science hier ou bien elle le sera demain), ce sont les sciences du langage elles-mêmes qui perdent toute crédibilité.

8. Rien ne s'oppose à ce qu'il considère une temporalité propre à son objet.

---

xi

Tout acte de connaissance est une réalité historique ; son mode d'existence réel n'est pas l'a-temporalité idéale de l'ordre logique du déploiement du vrai, mais la temporalité ramifiée de la constitution au jour le jour du savoir. Parce qu'il est limité, l'acte de savoir possède par définition une épaisseur temporelle, un horizon de rétrospection, aussi bien qu'un horizon de projection. Le savoir (ou les instances qui le mettent en oeuvre) ne détruit pas son passé, comme on le croit souvent à tort, il l'organise, le choisit, l'oublie, l'imagine ou l'idéalise, de la même façon qu'il anticipe son avenir en le rêvant tandis qu'il le construit. Sans mémoire et sans projet, il n'y a tout simplement pas de savoir.

L'épistémologie positiviste, qui infecte aujourd'hui bon nombre de considérations relativement naïves sur la nature de la science, confond la partie avec le tout. Pour elle, la science est tout simplement un ensemble de propositions vraies. Or, la science est une réalité plus complexe, composée d'éléments théoriques, de protocoles expérimentaux, de faits établis, d'éléments sociologiques (la constitution des communautés, des carrières, des organismes de diffusion et d'évaluation, etc.), ainsi que d'intérêts pratiques<sup>9</sup>, sans lesquels il n'y aurait pas de science du tout. Les propositions ne sont qu'une partie de cette réalité complexe ; la conception propositionnelle de la science est purement métonymique. Il s'ensuit qu'elle ne peut être une conception correcte de son objet.

On peut incontestablement construire de la "bonne" science (c'est-à-dire des connaissances valides) avec une conception fautive de la façon dont elle fonctionne : selon l'adage médiéval *ex falso sequitur quodlibet*<sup>10</sup>. Mais cela ne saurait durer. Si on laisse de côté les grandes langues de culture, la description des langues du monde, qui commence à la Renaissance, aura

---

<sup>9</sup>. Je ne veux pas dire que la science soit déterminée par des intérêts terre à terre et immédiats, mais qu'il faut toujours s'interroger sur les raisons qui font qu'une société poursuit ou non tel ou tel type de connaissance. Cet intérêt peut être très abstrait (des raisons théologiques, par exemple), voire un intérêt de pure connaissance.

<sup>10</sup>. Cela justifie (et remet à sa place) l'axiome de Feyerabend qu'on peut exprimer succinctement sous la forme : dans les sciences, il faut faire feu de tout bois (everything goes) !

RECHERCHES LINGUISTIQUES

---

demandé plus de trois siècles. Supposons un programme scientifique qui propose de considérer comme nulle toute cette accumulation de connaissances. On peut prendre cette position par ignorance ou encore parce que la théorie à la mode est incapable de les exprimer directement et impose une toute autre formulation. Mais, franchement, quelle chance aura un tel programme de réussir sur le moyen terme ? Et quand bien même il réussirait sur le long terme, ne devra-t-on pas admettre qu'il s'agit d'un véritable gâchis ? Comme toutes les activités humaines, l'activité scientifique est régulée par l'image que l'on en a lorsque l'on y participe. Il y a des décrochages entre la pratique scientifique et la représentation correcte que l'on peut se faire de la science, mais il n'y a pas de véritable et durable solution de continuité.

#### 4. Les principes historiographiques

Parce que la rétrospection est nécessaire, les ouvrages consacrés à l'histoire des théories linguistiques ne manquent donc pas. On peut d'abord y découvrir trois catégories

- i) ceux qui visent à constituer une base documentaire pour la recherche empirique;
- ii) ceux qui sont homogènes à la pratique cognitive dont ils relèvent (par exemple, le travail d'un philologue des langues classiques sur la grammaire, la philologie ou la logique grecque, ou celui d'un romaniste sur les premières grammaires rédigées par les catalans) ;
- iii) ceux qui ont un rôle "fondateur", soit parce qu'ils se tournent vers le passé dans le but de légitimer une pratique cognitive contemporaine, soit parce qu'ils construisent une représentation de la constitution d'un mouvement théorique récent et tentent de lui donner par là une stature monumentale.

Les ouvrages de la première et de la deuxième catégorie sont d'un intérêt incontournable pour leur richesse factuelle. Ceux de la

---

troisième ont un intérêt épistémologique évident. Le premier dans le genre est sans doute la *Geschichte der Sprachwissenschaft und orientalischen Philologie in Deutschland, seit dem Anfange des 19. Jahrhunderts mit einem Rückblick auf frühere Zeiten* (1869) de Theodor Benfey. Il a créé la légende dorée des origines du comparatisme. On trouve, aujourd'hui, dans le même style et la même fonction vis-à-vis de la grammaire générative, la *Linguistic Theory in America* (1982) de F. J. Newmeyer. La *Cartesian Linguistics* (1966) de Noam Chomsky en est un autre exemple, quoique dans un style différent puisqu'il s'agit de montrer que les thèses générativistes sont défendues par les grands penseurs de l'âge classique.

Il y a loin entre le halo d'historicité qu'engendre la rétrospection, et l'historicité que constitue le point de vue de l'historien. Être historien, c'est se poser la question globale du changement (pourquoi, comment, quand) et de l'essence des objets soumis à mobilité en soi et pour soi.

On a vu paraître, depuis quelques années, des ouvrages solides et d'orientation globalisante<sup>11</sup>. Ils partagent tous le même préjugé de vouloir faire l'histoire de la linguistique comme science, Mounin allant même jusqu'à distribuer les informations suivant des étiquettes empruntées à la théorie à la mode lorsqu'il écrivait. Durant ces trente dernières années, non seulement notre information historique s'est considérablement accrue, mais notre point de vue sur ce qu'est ou n'est pas une science du langage a évolué.

Il faut en particulier se rendre à l'évidence, la linguistique, qui tient son nom d'un néologisme allemand (1777) réutilisé par J. S. Vater en 1808 et adapté en français en 1812, est une forme de savoir et de pratique théorique née au XIXe siècle dans un contexte historique déterminé, possédant des objets déterminés

---

<sup>11</sup>. Donnons simplement des auteurs et des dates : Arens 1957 (en allemand), Mounin 1967 (en français), Robins 1967 (en anglais), Coseriu 1969-1972 (en allemand), Amirova et alii (1980 pour la traduction allemande, l'original est en russe).

RECHERCHES LINGUISTIQUES

(l'apparemment génétique des langues et l'explication historique des propriétés de ces mêmes langues). Faire l'histoire de la linguistique comme science ne peut dès lors correspondre qu'à deux stratégies. Soit admettre, comme Amirova et ses collègues soviétiques, qu'une science n'est que la totalité des moments de son développement, soit rechercher dans le passé les éléments qui cadrent avec les préjugés définis par le point de vue moderne. C'est ainsi que Robins avoue qu'il faut chercher la doctrine linguistique d'Aristote dans différents ouvrages de rhétorique ou de logique. Nous ne contestons pas l'utilité potentielle de cette pratique, qui a pour but de répondre à la question « Que savait Aristote concernant ce que nous entendons par linguistique ? ».

Tout travail d'historien des sciences, et, a fortiori, toute réflexion philosophique qui suppose une visée historique sur l'existence des connaissances scientifiques doit, nous semble-t-il, respecter les trois principes de la définition purement phénoménologique de l'objet, de la neutralité épistémologique et de l'historicisme modéré.

Dans les discussions méthodologiques qui accompagnent la croissance récente des études historiques sur les connaissances linguistiques, on soutient souvent que pour faire l'histoire d'une science, il est nécessaire d'avoir une vue claire de la nature de son objet. Nous pensons plutôt qu'il est du devoir de l'historien de ne pas avoir une vue semblable, surtout s'il travaille dans le long terme et dans des civilisations différentes. Il faut situer notre objet par rapport seulement à un champ de phénomènes <sup>1 2</sup>, saisissable au ras de la conscience quotidienne :

Soit le langage naturel, pris dans la diversité des langues ; des savoirs se sont constitués là-dessus : tel est l'objet de l'historien des savoirs linguistiques.

---

12. Il en résulte que, dans la mesure du possible et sauf en ce qui concerne le XIX<sup>e</sup> siècle, il faut éviter d'employer le substantif "linguistique", alors que l'on peut user de l'adjectif, pris au sens général de "concernant le langage".

La neutralité épistémologique découle immédiatement de cette façon d'aborder notre objet : il n'est pas dans notre rôle de dire si ceci est science, plutôt que cela, mais plutôt de dire, si besoin est, que ceci ou cela s'est conçu comme "science", pour telle ou telle raison, selon tel ou tel critère. Autrement dit, science est pour l'historien généralement un mot de son langage-objet, pas de son métalangage descriptif".

Cette attitude n'implique évidemment pas la neutralité véridictionnelle, qui met en question le problème de l'historicisme. Si tout savoir est un produit historique, cela veut dire qu'il résulte à chaque instant de l'interaction des traditions et de l'environnement. Il n'y a aucune raison pour que des savoirs situés différemment dans l'espace-temps soient organisés de la même façon, sélectionnent les mêmes phénomènes ou les mêmes traits des mêmes phénomènes. La reconnaissance de ce fait constitue notre position résolument historiciste, en même temps qu'elle fournit l'intérêt heuristique de tout travail historique. Elle ne doit cependant pas conduire au mythe de l'incomparabilité de connaissances enfermées dans des paradigmes spécifiques. Les phénomènes sont ce qu'ils sont et les stratégies cognitives, pour multiples et différentes qu'elles soient, ne varient pas à l'infini. C'est pourquoi on peut reconnaître, par-delà la diversité, des analogies : dans des circonstances analogues des phénomènes analogues donnent lieu à des connaissances analogues.

Si l'on veut, par exemple, déterminer la valeur phonétique d'un élément idéographique, la meilleure stratégie est de recourir à l'acrophonie. C'est à elle que recourent les fangie chinois : pour décrire la valeur phonique d'un caractère on y distingue deux parties, l'une initiale et l'autre finale, auxquelles on fait correspondre deux autres caractères respectivement homophones à chacune de ces parties. Dans la tradition chinoise cette technique se développa et donna naissance à la "science des sons et des finales" (yinyunxue). Ailleurs, lorsqu'un informateur maya, 13. Ou alors c'est dans un sens minimal, comme lorsque nous parlons en général de "sciences du langage".

RECHERCHES LINGUISTIQUES

---

---

du temps de la conquête, est amené, en quelque sorte, à épeler un mot de sa langue, il recourt également à l'acrophonie, invention qui ne peut que rester sans lendemain puisqu'elle s'adresse à un européen qui dispose de techniques alphabétiques pour répertorier le matériel phonique. Ce sont des analogies de ce type, et non les intuitions d'un quelconque précurseur génial, qui expliquent que certains éléments historiques paraissent récurrents dans le long terme.

On a beaucoup discuté pour savoir si tel ou tel texte phonétique - par exemple, dans les premiers traités grammaticaux islandais - présentait une anticipation de nos modernes oppositions phonétiques et de leur présentation par paires minimales. Il n'en est évidemment rien. Mais si on veut classer les sons d'une langue donnée, pour peu qu'on dispose des moyens d'une finesse suffisante, la logique de la classification impose qu'on les présente en fonction de leurs différences minimales. Cela explique à soi seul que la présentation par paires minimales apparaisse dans l'Universal Alphabet (1686) de J. Lodwick et qu'elle ait été canonique dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, chez les grammairiens français, comme on le voit facilement sur le tableau des consonnes que l'on trouve dans la Grammaire Générale (1769) de N. Beauzée. Il s'agit tout simplement d'une classification par genre et différence spécifique. Si l'on garde à l'esprit cette conception (aristotélicienne) de la classification, on ne sera pas étonné de remarquer qu'alors que les chasseurs de précurseurs traduisent le mot grein (pl. greinir) des grammaires islandaises par "distinction", selon une terminologie inspirée de la phonologie moderne, les dictionnaires donnent seulement "branche d'un arbre" ou "division". Dans la traduction, il sera donc préférable, pour éviter l'anachronisme, de conserver la signification courante.

Ce qui modère notre historicisme, c'est un réalisme méthodologique qui accorde consistance au savoir et indépendance aux phénomènes, dans leur existence, par rapport à ce savoir. Il en résulte que la valeur d'un savoir - nous voulons dire son degré d'adéquation à un but donné, donc sa valeur de vérité lorsque ce

but est la représentation - est une cause dans son devenir historique. Bien que nous jugions nécessaire de recourir à l'explication sociologique, nous refusons le principe de symétrie de l'école d'Edimburg<sup>14</sup>, selon lequel la production des connaissances relève des mêmes causes, quelle que soit leur valeur.

La valeur des connaissances est elle-même une cause dans leur histoire. Ainsi les Mayas tzeltal ont-ils développé une terminologie métalinguistique qui n'a jamais abouti à la constitution de règles de construction de l'énoncé. Si l'on classe les éléments du discours en mots qui sont utilisés la nuit, mots qui ont été prononcés l'année dernière, etc., classification du type de celle des Mayas, on pourra donner des prescriptions d'emploi, pas des règles de correction morphologique. Cela n'implique pas qu'une telle stratégie soit absurde ou idiosyncrasique. Nous retrouvons une stratégie semblable dans notre distinction entre mots bas et mots vulgaires. Dans la tradition linguistique tamoule, la quatrième classe des mots, uric col ("mot propre") correspond également à une catégorisation du même type : elle regroupe les mots archaïques propres à la poésie, et dans tout le *tolkkaappiyam*, le premier texte qui ait été conservé (début de l'ère chrétienne), comme dans ses commentaires, elle ne donne lieu à aucune règle, tout juste à des listages. Aussi relativistes que nous puissions être, et l'historien l'est nécessairement, il y a des conditions objectives qui font que tel ou tel choix - évidemment contraint par les conditions où il apparaît - se trouve plus ou moins fécond selon la nature propre de son contenu et celle de son environnement.

Il n'en faut pas conclure que le rapport des connaissances à la temporalité possède la même généralité que celle des événements physiques au temps mondain. Dans le domaine

---

14. Cf. D. Bloor, *Knowledge and Social Imagery*, Routledge and Kegan Paul, 1976, chap. I. Voir aussi : James Robert Brown (ed), *Scientific Rationality : The Sociological Turn*, Dordrecht/Boston/Lancaster, D. Reidel, 1984.

culturel le rapport au temps est d'emblée une historicisation dont les modalités varient et qui ne doit pas être confondue avec le fait qu'il se passe quelque chose à un moment donné dans une culture donnée. D'un point de vue abstrait, il se passe toujours quelque chose parce que les hommes vivent et parlent, et que les générations se succèdent. Mais le rapport aux événements, la conscience de leurs enchaînements, en un mot, toute l'historicisation spontanée qui est un mode d'être essentiel aux objets culturels, varie largement.

On doit d'abord distinguer les sociétés traditionnelles et les sociétés modernes. Dans les premières, le présent n'abolit pas le passé, ils coexistent tous deux. C'est pourquoi aux Indes, en Chine, dans l'Antiquité Occidentale, les savoirs linguistiques ne sont jamais vraiment perçus comme obsolètes. Dans l'Europe moderne, au contraire, les hommes vivent leur histoire en fonction de l'exigence du progrès et de l'idée qu'il faut dépasser le passé. C'est pourquoi on recherche le nouveau et lorsqu'on envisage le changement on tend à en maximiser l'importance en le pensant comme une rupture.

Il faut ensuite distinguer les types d'objets. Une théorie ne se confond avec aucune réalité matérielle, c'est, comme le notait Husserl, une idéalité. Il en résulte que son existence dans la durée est plus labile que celle d'un objet matériel. Or, les savoirs linguistiques, ont d'abord eu un mode d'existence matériel. Les plus anciens que nous possédions se confondent avec l'écrit qui les réalise. Ce sont, par exemple, des listes de mots qui peuvent être reproduites telles quelles pendant un millénaire. Ce sont aussi des textes que l'on recopie et que l'on glose, en recopiant les gloses et en les glosant. Le rapport à la temporalité - l'historicisation - revêt alors le mode particulier de l'accrétion. Il ne saurait être question de rupture, le savoir est strictement cumulatif.

Le savoir linguistique peut être de nature technique. Quel que soit le mode d'historicisation dominant, les techniques (par exemple, les pratiques pédagogiques) ne semblent pas avoir le

---

Échos

xix

même mode de rapport au temps que les savoirs abstraits, leur évolution est beaucoup plus lente et relativement indépendante de celle de ces derniers". Dans le domaine linguistique, les objets techniques au sens courant du terme, d'introduction récente, semblent liés à la construction des connaissances (par exemple, les instruments de la phonétique expérimentale). A première vue, il paraît absurde de parler d'objets techniques de nature linguistique, surtout si l'on suit la définition classique qu'a donnée G. Simondon du mode d'existence de ce type d'objets, qui sont des mécanismes tendant à remplacer la juxtaposition par l'intégration en des unités organiques<sup>16</sup>

Pourtant, on ne peut manquer de noter le mode d'existence particulier de certains savoirs linguistiques modernes, les dictionnaires. Ils existent sous forme d'objets, les filiations que l'on peut suivre au cours de leur évolution sont faites d'intégration et d'accrétion. La temporalité de leur développement est spécifique, relativement indépendante des changements théoriques et soumise à des impératifs externes d'ordre économique. On accordera probablement qu'ils sont, dans le domaine des savoirs linguistiques, l'analogie des objets techniques.

En fait, nous pensons même qu'il faut pousser plus loin encore la réflexion sur les rapports entre les savoirs linguistiques et les technologies. L'invention de l'écriture est l'une des plus grandes révolutions technologiques de l'humanité. L'équipement des différentes langues du monde, en matière de dictionnaires, de grammaires, d'aides à la traduction, etc., (ce que nous appelons la grammatisation<sup>17</sup> des vernaculaires) est une révolution

---

15. Il existe très peu d'études consacrées à l'évolution des techniques linguistiques. L'ouvrage de Kelly (1969) consacré à la pédagogie est essentiellement thématique. Il faut dire aussi que dans d'autres disciplines les modèles de réflexion sur le changement technique sont d'une platitude désolante (voir, par exemple, R. Laudan (ed), *The Nature of Technological Knowledge. Are Models of Scientific Change Relevant ?* Dordrecht/ Boston/ Lancaster, D. Reidel, 1984).

16. *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1963.

17. Cf. S. Auroux, *La révolution technologique de la grammatisation*, Liège, Mardaga, 1994. RECHERCHES LINGUISTIQUES

xx *Échos*

technologique de même envergure. Elle nous conduit à voir, dans les grammaires aussi bien que dans les dictionnaires, des outils linguistiques, sortes de prothèses qui changent l'écologie de la communication humaine et la compétence des individus. Nous sommes en train de vivre une troisième révolution technolinguistique, celle de l'automatisation de la communication humaine.

Quoi qu'il en soit de la diversité d'historicisation, écrire une histoire consiste à homogénéiser le divers. Tout travail d'historien consiste à projeter des faits dans un hyper-espace comportant essentiellement trois types de dimensions : une chronologie universelle, une géographie, et un ensemble de thèmes. La grille chronologique donne à l'ensemble des faits une structure de pré-ordre. Il n'y a véritablement histoire que lorsqu'on construit un ordre, en sélectionnant un thème et en restituant un ordre en grande partie causal, c'est-à-dire en adoptant une intrigue ou un récit. Sur un ensemble de faits suffisamment grand, non seulement il existe quantité d'ordres possibles, mais quoi qu'on fasse, il y aura des lignes d'histoire indépendantes. Il n'y a pas plus de relation "historique" entre Donat et Panini, qu'il n'y a de relation généalogique entre Cléopâtre et Mao Ze Dong.

Tout travail historique commence donc par des choix, dont on souhaite qu'ils correspondent à une structuration intrinsèque à l'ensemble des faits. Pour l'histoire des sciences du langage la question est loin d'être simple. Il est souhaitable d'éviter tout principe d'ordre qui soit de nature téléologique, c'est le sens de notre neutralité épistémologique. Ce qui s'est passé dans l'histoire de l'humanité en matière de savoir linguistique aboutit à un état défini ; cet état n'explique pas comment on en est venu là, il n'est même pas absurde de penser qu'on aurait pu aboutir autrement. Le but de l'historien n'est pas immédiatement de décrire les progrès des connaissances linguistiques, même si nous

---

18. Cf. respectivement pour ces deux notions : Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1971 et Arthur C. Danto, *Narration and knowledge*, New-York, Columbia University Press, 1985.

RECHERCHES  
LINGUISTIQUES

ne pensons pas qu'il soit absurde de parler de progrès, soit de façon limitée en suivant des lignes d'histoire, soit globalement en considérant l'accroissement des connaissances reproduites dans le long terme, quels que soient les ruptures ou les oublis. Nous ne refusons même pas d'envisager qu'une formule comme la fameuse loi de Adam assertant que le pourcentage d'accroissement de l'effort scientifique et de la quantité du produit demeure constant au cours du temps puisse être statistiquement vraie.

#### 5. Le devenir des sciences du langage et celui de leur histoire

On pourrait définir aujourd'hui l'horizon ultime que se propose un historien des sciences du langage : il s'agit de donner à ces disciplines le même type d'études historiques et épistémologiques que celui dont bénéficient les mathématiques, les sciences de la nature, la médecine ou la biologie. C'est à nos yeux la seule façon de participer activement à l'organisation de la discipline, fragmentée en écoles rivales, diminuée par l'idée d'une naissance récente, par l'inculture et la tendance à ne considérer que les textes de moins de vingt ans<sup>20</sup>. Pourtant les progrès en matière historique conduisent à conclure que les sciences du langage font partie (avec l'astronomie, les mathématiques et le droit) des disciplines cardinales que l'on voit naître

---

19. Cf. N. Rescher, *Scientific Progress. A philosophical essay on the economics of research in natural science*, University of Pittsburgh Press, 1978, pp. 54-78 (t.f., Paris, PUF, 1993). La thèse de la croissance exponentielle est défendue par Derek J. Price (*Science since Babylon*, New Haven, 1971; *Little Science Big Science*, New York, 1963). Rescher soutient la thèse du ralentissement futur de la croissance scientifique dans le domaine des sciences de la nature. Mais, pour lui, cette analyse ne s'applique ni aux sciences formelles, ni aux "Geisteswissenschaften", lesquelles acquièrent de nouveaux objets (l.c., pp. 260-262). On a proposé récemment des modèles formels de progression scientifique à partir de l'accroissement du degré de vraisemblance des théories (cf. I. Niiniluoto, *Is Science Progressive ?*, Dordrecht/Boston/Lancaster, D. Reidel, 1984), mais il s'agit purement d'un problème épistémologique.

20. Ainsi, l'auteur de l'article "Propositions and prepositional phrases" de l'énorme Encyclopédie des sciences du langage parue en 10 volumes chez Pergamon (1993), commence-t-il son exposé par une citation de Jackendoff notant que personne n'a pris les prépositions au sérieux. Il faut en conclure que nos praticiens ignorent que les grammairiens ont toujours (depuis les Grecs !) classé les prépositions parmi les huit parties canoniques de l'oraison et qu'il y a une littérature abondante à leur sujet !

RECHERCHES LINGUISTIQUES

dans toutes les civilisations urbanisées et administrées, pour peu qu'elles disposent de l'écriture. On peut faire ainsi remonter la grammaire au tournant des troisième et second millénaire avant notre ère, lorsque l'on trouve des paradigmes grammaticaux dans des bilingues sumérien/akkadien.

Si on laisse de côté l'étape philologique évoquée au début de cet article, on remarquera que le renouveau des études historiques a traversé plusieurs étapes la première où l'on s'intéressait essentiellement à des formulations générales concernant les conceptions théoriques (le meilleur et le plus brillant exemple en reste M. Foucault).

la seconde où l'on a multiplié les monographies et les études de cas. Cela a conduit à une orientation plus technique et moins philosophique. Il reste encore de graves lacunes : si l'Antiquité, l'Age Classique et l'époque des Lumières sont maintenant relativement bien connues, si le Moyen Age et la Renaissance commencent à l'être (il reste encore un immense travail à faire), on connaît très mal des domaines entiers (comme la phonétique) et des périodes fort proches (le XIXe siècle) sont encore suffisamment mal explorées pour que ce que l'on en dit relève plus de l'hagiographie ou de topos convenus que d'une connaissance historique digne de ce nom.

la troisième (elle débute à la fin des années 80), où l'on a commencé à rédiger des ouvrages globaux, engageant de nombreux collaborateurs, pour construire une visée générale de l'évolution des sciences du langage selon une méthodologie moderne et avec des connaissances fraîches. Le premier dans le genre a été l'Histoire des Théories Linguistiques, en trois volumes publiés chez Mardaga à Liège, sous la responsabilité des chercheurs français<sup>21</sup>,

<sup>21</sup>. Le premier volume (La naissance des métalangages est paru en 1989 (512 pages) ; le second, L'essor de la grammaire européenne, en 1992 (700 pages) ; le troisième, L'hégémonie du comparatisme (environ 500 pages), est en cours d'achèvement et paraîtra en 1995.

RECHERCHES  
LINGUISTIQUES

mais avec la collaboration de chercheurs étrangers (il y a 80 collaborateurs). La traduction anglaise (à paraître chez Routledge) est en cours sur les volumes parus. D'autres initiatives sont en route, soit qu'elles reprennent le plan français en trois volumes (entreprise italienne dirigée par Lepschy ou vaste programme international trilingue qui se met en place chez de Gruyter), soit qu'elles s'organisent en une série de monographies par époque (entreprise trilingue chez G. Narr).

Avec la dernière étape, nous avons franchi un seuil qualitatif important. La représentation que l'on peut avoir des sciences du langage a définitivement changé, comme ont changé les modèles qui en représentent l'évolution. On notera simplement l'apparition de l'histoire comparée, avec la prise en compte de traditions indépendantes de l'Occident (Inde, Chine, Japon, monde arabe), ou encore l'accroissement considérable des faits connus.

Il est bien évident que cela ne suffit pas. D'une part, l'époque contemporaine n'a pas encore été abordée avec les nouvelles méthodes, ce qui est indispensable pour pénétrer davantage dans l'épistémologie et les débats contemporains. D'autre part, nous sommes encore incapables de répondre à quantité de questions sur la date de formulation de telle ou telle connaissance et son contenu exact, c'est-à-dire de répondre autrement que globalement ou très partiellement à la question de l'invention en matière de sciences du langage.

S'il faut encore approfondir localement nos connaissances, il est indispensable d'aboutir à une synthèse. C'est pourquoi l'équipe française, avec la collaboration de nombreux laboratoires spécialisés dans tel ou tel aspect de la linguistique, met actuellement sur pied une Encyclopédie des Sciences du langage, à paraître aux Presses Universitaires de France (horizon 2003). Le deuxième volume en sera constitué par un Dictionnaire de la terminologie linguistique, où doit être fait l'historique de la plupart des concepts et de leur évolution. Si l'ensemble devrait permettre de réorganiser la discipline et de

---

xxiv

Échos

vaincre la fragmentation, le second volume permettra sans doute de parvenir à une nouvelle étape de nos connaissances historiques, qui sera beaucoup plus fine. Sur le matériau rassemblé nous devrions, en effet, pouvoir déceler les vagues de transformation dans les concepts, les vagues d'apparition de nouveaux éléments, le rôle de la connaissance des langues ou celui du développement d'autres disciplines<sup>22</sup>. Ce n'est qu'à ce stade que nous pourrions espérer nous rapprocher de l'horizon ultime défini au début de cette section.

Nous tiendrons par là aussi peut-être le moyen de contourner le paradoxe historiographique. Prenons un exemple simple. Certains linguistes, lorsqu'ils analysent les deux types de relatives, prennent pour critère la présence d'une virgule avant l'explicative. Nous avons pu remonter jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle l'histoire de cette opposition entre relative déterminative et explicative, autant en matière d'exemples que d'analyse conceptuelle. Or, l'obligation de placer une virgule apparaît tardivement<sup>23</sup>, après que l'opposition conceptuelle s'est bien stabilisée. Dans ces conditions, est-il raisonnable d'en faire un critère d'analyse linguistique, puisque nous avons la preuve qu'il s'agit d'une convention qui suppose connue la distinction, et que nous risquons ce faisant la circularité ?

L'histoire ne prouve rien en elle-même (soutenir le contraire serait accepter l'argument d'autorité), mais toute discussion scientifique, qui ne peut avoir pour critère que l'adéquation atemporelle aux phénomènes empiriques, doit prendre en compte de tels faits. C'est sans doute ce que l'on veut dire (mais bien faiblement) lorsqu'on donne pour rôle à l'histoire des sciences de fournir des éléments de réflexion. En tout état de cause, quelle

---

22. Je ne veux pas dire que nous n'ayons pas progressé dans cette direction et que nous ne disposions pas, aujourd'hui d'informations relativement précises sur ces questions (par exemple, sur l'utilisation tardive de la notion de sujet dans la grammaire, l'apparition de la notion de complément, celle de l'ergatif, ou plutôt de la caractérisation du casus agentivus basque, etc.). Mais cela reste insuffisant tant pour les besoins de l'analyse linguistique que pour la possibilité d'en tirer des conclusions épistémologiques globales.

23. Dans un texte sur les règles de ponctuation, par lequel l'abbé Girard termine son traité *Les vrais principes de la langue française* (1747).

que soit la différence de niveau entre l'histoire et le discours argumentatif de la science, il n'y a pas de véritable solution de continuité entre elle et la recherche linguistique proprement dite.